

Het werk van Dokter Zuster Anne-Marie SALOMON

Het hospitaal van de Nomaden

Sinds vijftien jaren verzorgt Zuster Anne-Marie SALOMON de nomade bevolkingen, vooral de Touaregs, in het Noorden van Mali. Haar veldhospitaal heeft slechts drie plaatsen, maar de zieken komen er met hun familie, hun tenten en hun dieren.



Hieronder vindt u een krantenknipsel in Frankrijk verschenen in de krant "Le Monde" evenals een krantenknipsel uit een plaatselijke krant in Mali.

" KRIKA est soucieux. Depuis plusieurs jours, avec sa famille, il marche vers le sud en ne s'arrêtant que le temps nécessaire pour faire paître ses chameaux et le petit troupeau de chèvres qui trottine à l'arrière. Les Européens disent qu'ici, au Mali, à la porte du Sahara, le temps et l'espace sont des notions inconnues. Mais aujourd'hui, Krika compte ses pas trop lents et jamais il n'a vu le soleil courir si vite vers l'horizon malien.

Aujourd'hui, Krika est l'exception: Krika est un Touareg pressé. Awa, la mère de sa mère, ne va pas bien. Cette petite colonne qui s'étire dans le couchant, c'est une famille nomade qui se hâte pour amener la grand-mère à l'hôpital.

Il fait presque nuit lorsque les chameaux s'arrêtent devant la mare de Gossi. Avec d'innombrables précautions, on place la vieille Targuia dans une pirogue pour franchir un lac de glaise liquide, couleur de rouille. A l'arrivée, près du sentier qui se dessine encore dans le crépuscule, une brouette attend. C'est le brancard de l'hôpital. Simple, efficace, utilisable par un seul homme." C'est seulement maintenant que tu me l'amènes?" Krika regarde cette grande femme de soixante-trois ans, en boubou bleu pastel, qui l'interroge sur un ton bourru et lui répond par un large sourire. Il sait que ce n'est pas un reproche. Il sait, d'instinct, que cette femme venue de loin raisonne comme les nomades. Il sait que la remarque signifie seulement qu'elle partage son inquiétude pour un membre de sa famille. Ici, c'est l'un des plus grands gestes d'affection. A la lueur d'une lampe de poche, Sœur Anne-Marie ausculte la grand-mère et prépare une injection. Religieuse de la congrégation de la Retraite depuis 1955, elle fut longtemps professeur de sciences physiques. Mais à quarante-cinq ans, à l'âge où la plupart des gens renoncent à entreprendre, elle décidait de faire des études de médecine pour venir en aide aux populations africaines. Devenue interne à l'hôpital de Bamako, elle ne se satisfait pas d'un poste où l'on soigne surtout l'élite locale. En 1987, le Docteur Salomon s'installait à Gossi, dans le Gourma, au nord du Mali.

La boucle du fleuve Niger, c'est une région particulière où, depuis toujours, rien n'est certain, rien n'est fixé. Ce n'est plus tout à fait le désert, ce n'est pas encore la brousse. Plus haut, c'est le Sahara, plus bas, c'est le Sahel. Le même flou règne sur la population. Il y a bien longtemps, c'était l'empire Songhaï, mais déjà Peuls, Touaregs et Maures se disputaient féroce la région. Plus tard, les frontières coloniales tracées au cordeau n'ont rien arrangé. Enfin, la terrible sécheresse des années 70 et les mutations économiques ont achevé de transformer la noblesse nomade en d'interminables errants tentant d'échapper à la misère. "Voilà! tu lui donneras ces cachets. Je la verrai demain matin." Et sur ces mots, Sœur Anne-Marie s'éloigne précipitamment pour tenter de finir son repas du soir avant qu'une voix timide ne lui annonce qu'un nouveau malade est arrivé. KRIKA installe son campement. Comme toutes les familles de malades, il restera ici, avec ses troupeaux, tant que durera le traitement de sa grand-mère. Ceux qui ont un parent tuberculeux resteront au moins deux mois. En fait,

l'hôpital, unique en Afrique, c'est seulement cette immense savane où chaque famille nomade monte ses tentes. Ce n'est pas un bâtiment blanc où le patient est enfermé pendant que la famille est priée de quitter les lieux. Ici, il ne viendrait à l'idée de personne d'abandonner un parent malade, et l'on ne comprendrait pas cette rumeur venue d'Europe qui laisse entendre que les hôpitaux occidentaux sont surchargés par les vieillards à l'époque des vacances.

Les petits matins d'Afrique ont quelque chose de magique. C'est l'instant où, même en été, il fait presque froid. C'est l'instant de silence absolu qui précède le réveil des animaux. Mais une petite voix s'élève, et ceux qui l'ont entendue en gardent le souvenir ému d'une mélodie céleste: Sœur Anne-Marie chante les matines. En écho, au village, un muezzin prie aussi Dieu dans une autre langue. Plus tard, dans le lointain, un éléphant clame son désespoir d'être seulement l'un des quarante survivants de la réserve de Douentza qui s'étend jusqu'au Burkina Fasso.

Mais l'Afrique n'est pas faite que de matins enchanteurs. En l'effleurant pendant quelques jours ou, plus rarement quelques semaines, le touriste n'en distingue qu'une image chatoyante et s'en va rassuré par l'inoubliable sourire des enfants. Pourtant, derrière cette image, il y a plus souvent l'insupportable violence sournoise de la misère, de la faim et de la maladie. Nombreux sont ceux qui ont échoué, et qui parfois se sont même détruits en voulant apporter une aide maladroitement fondée sur un malentendu. Car la bonne volonté ou le simple désir de "se ressourcer" dans un pays lointain ne suffit pas. Il faut cette sorte de rage qui, à l'évidence, anime cette femme au contact parfois rugueux.

C'est sans doute pour cela que ceux qui parlent d'elle utilisent volontiers les comparaisons militaires en la désignant comme un "soldat" ou, d'une façon plus irrévérencieuse, comme un "colonel". Un ancien coopérant, installé sur place, a fait bien pire en détournant au profit de Sœur Anne-Marie un dessin de Gotlieb représentant une religieuse aux muscles saillants tenant un crucifix à la manière d'une mitrailleuse, avec cette légende : " le Sida ne passera pas!". Devant la caricature, largement diffusée, la sœur a froncé les sourcils...avant de la ranger précieusement.

Sans cette personnalité hors du commun, à la fois tendre et rêche, peu d'Européens auraient résisté à l'une des plus récentes plaies qui ont frappé cette région. Cette plaie, qui n'est d'ailleurs pas totalement cicatrisée, c'est ce que l'on a appelé la "rébellion touarègue". De juillet 1990 à la fin de l'année 1994, la guerre a isolé le Gourma. A 100km au sud de Gossi, la route était barrée. Ce fut une certaine forme de solitude pour la religieuse, quasiment l'unique européenne en un lieu où l'on tuait pour un oui, pour un non, ou seulement pour rien.

Ce matin Krika a emmené sa grand-mère à la "consultation" pour laquelle il paiera fièrement une petite participation aux frais. La consultation se fait dans le seul bâtiment en dur de l'hôpital de Gossi. Il est principalement constitué de trois pièces, l'une servant à recevoir les patients, les autres étant occupées par le laboratoire d'analyse et la salle de radioscopie, dont l'appareil a été offert par un médecin français au moment de prendre sa retraite.

Certains jours, près d'une centaine de malades sont examinés, soit par Sœur Anne-Marie, soit par Mohamed Ag Oumalha, que tout le monde appelle Zado. D'abord chauffeur, guide et interprète, ce Touareg, devenu infirmier puis technicien de santé, tant par une formation acquise sur le terrain que par des stages spécialisés à Bamako sanctionnés par des diplômes officiels, est en quelque sorte l'alter ego de la religieuse. Une même énergie anime l'une et l'autre.

En novembre 1997, Sœur Anne-Marie écrivait: "Dieu ne m'a pas laissée seule. Dès le départ, il m'a conduite vers un homme de bonne volonté, proche également de Dieu et désireux de faire quelque chose pour ses frères : Zado.

Tous les deux, nous avons bâti notre projet sous le regard de Dieu, lui musulman, moi religieuse Catholique. " Certes, Zado n'est pas médecin, mais son expérience et son excellente connaissance du milieu nomade lui donnent une compétence indiscutable.

D'autant que la médecine de brousse n'a rien à voir avec le luxe occidental, tant par les pathologies rencontrées que par les réactions des patients aux médicaments. Plusieurs médecins européens, après une visite à Gossi, sont repartis avec un profond sentiment d'humilité face au travail réalisé par l'équipe de Sœur Anne-Marie. Car il s'agit bien d'une équipe. Dadijadou, l'épouse de Zado, initiée à la puériculture, a également reçu une formation de matrone et participe aux consultations des femmes enceintes. Il y a aussi Awazi Ag Rhamna, technicien de santé détaché dans la région de Doro, à 60 kms

de Gossi, sur la route de Gao. Avec l'aide des habitants, il a construit une unité de soins à Doro et son épouse a, elle aussi, reçu une formation de matrone. Un autre Touareg, Ahmed Ag Mohamed Oussmane sera la base d'un projet de soins itinérants intitulé

Asehat(santé en Tamasheq, la langue Tourarègue) qui est actuellement suspendu à l'obtention d'une subvention. Avec Jeab Maïga, le laborantin, le responsable de la protection maternelle et infantile, les chauffeurs, le piroguier, les secrétaires-interprètes, le magasinier et les gardiens, ce sont au moins quinze personnes qui travaillent en permanence autour de Sœur Anne-marie. " Je peux m'absenter , note humblement la religieuse, chacun sait ce qu'il a à faire."

Guérir ne suffit pas. Pour endiguer l'apparition des avitaminoses et fournir un revenu aux populations sédentaires, une expérience de mise en valeur des terrains cultivables est en cours depuis plusieurs années. Malgré la sécheresse , des résultats surprenants ont été obtenus. A tel point qu'il devient urgent de trouver une solution qui permette d'assurer la survie des éléphants tout en les empêchant de venir piétiner les jardins.

Tout cela coûte cher, et même très cher si l'on se réfère aux critères économiques du Mali. Et c'est là qu'interviennent ceux qui effectuent un travail ingrat, obscur et totalement bénévole pour trouver les financements nécessaires.(...)

L'administration de Bamako a compris l'importance sociale du travail de la religieuse, qui constitue en outre un facteur de paix dans une région historiquement instable. Au Mali, en parlant de Sœur Anne-Marie, on la qualifie volontiers d'"ONG crédible", sans cacher le mépris qu'inspirent certaines organisations dont le rôle semble se limiter à faire circuler sur les pistes d'insolentes norias de véhicules tout-terrains flambant neufs. Le même mépris s'adresse aux ONG distribuant trop facilement une aide financière qui ne fait qu'aggraver la situation en provoquant une sorte de sédentarisation forcée quand elle n'engendre pas les pires trafics.

Une autre erreur consiste à se rendre indispensable par une sorte de néocolonialisme et, à cet égard, certains missionnaires ont laissés en Afrique des traces discutables. " **Nous ne mettons jamais en place quelque chose qui n'ait été pensé, désiré et demandé par la population qui en est bénéficiaire**", note Sœur Anne-Marie. Dans un document où elle résume une sorte de bilan moral de son action depuis dix ans , elle écrit: " **J'ai compris que, dans ce pays, Dieu ne me demandait pas d'agir par moi-même, mais d'être là, auprès de mes frères pour les aider à réaliser eux-mêmes ce que, seuls, ils ne pouvaient entreprendre.**" Mais Sœur Anne-Marie ne prêche pas, son rôle est ailleurs. A un journaliste de la revue Solidaire, elle déclarait, en 1993: " je peux prier avec mes mots , mais aussi avec ceux des musulmans. L'essentiel est le respect de la foi de l'autre." D'ailleurs, en se mettant à table, cette femme , qui est aussi une solide fourchette , lance rituellement "Bismillah!" , contraction d'une formule prononcée par les musulmans avant chaque événement de la vie.

Krika est rassuré. La mère de sa mère va mieux. Il regarde Sœur Anne-Marie qui fait sa tournée avec des voyageurs venus de France. Assis sous un arbre, un homme souriant tend la main à la religieuse pendant que sa famille se lève joyeusement. Hier, ce puisatier est arrivé dans le coma. En ronchonnant, la Sœur lui a fait une intraveineuse. La main était sûre malgré l'angoisse du doute sur un diagnostic difficile. Tout à sa joie de vivre l'homme veut se lever , mais elle lui fait signe de s'asseoir et tourne la tête brusquement. Krika aussi regarde ailleurs en se félicitant que son chèche cache son sourire. Car , sur les lunettes de la religieuse, il est certain d'avoir vu apparaître un nuage de buée.

MAURICE PEYROT
Journal " Le Monde"1998